

LE CONSUL.

Moi-même j'ai peine à me comprendre. D'où me viennent ces angoisses que je n'avais pas prévues et que d'autres ne connaissent pas ? Si ce que j'ai fait était mal, pourquoi n'en ai-je rien senti ? Et s'il n'y a ni mal ni bien, si je n'ai eu que des volontés légitimes auxquelles j'ai légitimement obéi, pourquoi ce trouble dans mon cœur ? Mon énergie révolutionnaire s'est éteinte. Je ne puis voir ces destructions sans raison et sans but que mon âme ne soit torturée de remords. Non, je n'étais pas né pour de telles œuvres.

LE SECRÉTAIRE.

Permetts-moi de te dire que tu t'en aperçois un peu tard.

LE CONSUL.

Hélas !... Mais tu as raison, et ce que je peux faire de mieux est de ne point perdre mon temps à me plaindre. Que dit-on dans les quartiers riches ?

LE SECRÉTAIRE.

On y meurt de faim en silence. On y souffre toutes les avanies avec une résignation inconcevable et stupide. Le désarmement est à peu près terminé. Selon ton désir, j'ai lâché qu'il ne fût pas très rigoureux.

LE CONSUL.

Les bourgeois ne parlent point de moi ?

LE SECRÉTAIRE.

Les plus intelligents ne te sont pas hostiles. Si nous pouvons gagner du temps, nous parviendrons à les travailler en ta faveur. (Il rit.) Je ne puis m'empêcher de rire quand je pense que ces braves gens, qui ont lâché le dernier roi et successivement tous les modérés, finiront par descendre dans la rue pour te défendre.

LE CONSUL.

Je suis la dernière espérance de l'ordre.

LE SECRÉTAIRE.

Ma foi, à mon avis, ni l'ordre ni la liberté n'ont plus d'espérance depuis long-temps. Tout est flambé. Le gouvernement est impossible avec des imbéciles qui ne savent ce qu'ils veulent, et des coquins qui ne veulent que le mal. Si les bourgeois te soutiennent un jour, ils t'abandonneront le lendemain, comme ils ont abandonné les autres. Et puis, même soutenu d'eux et eux d'accord, que feras-tu ? où iras-tu ? La voie est bouchée de toute parts. On trouve par tout à faire des choses à la fois indispensables et impossibles. Ne sens-tu pas l'absence d'un outil universel, d'une force supérieure et indéfinie, sans quoi tout manque ? Quel est cet outil, quelle est cette force qui rend les peuples gouvernables ? Nous ne pouvons nous en passer, et nous ne savons où la prendre ; nous ne savons pas même très bien quelle elle est.

LE CONSUL.

Il se pourrait que ce fût la religion.

LE SECRÉTAIRE.

Peut-être. En tout cas, si ce n'est pas la religion, c'est la vie.

LE CONSUL.

Valentin de Lavanr est plus heureux que moi. La discipline règne dans son camp, et le peuple qu'il a insurgé contre nous le bénit.

LE SECRÉTAIRE.

C'est là qu'est le dernier espoir de l'ordre ; mais cet espoir sera bientôt écrasé par nous-mêmes. Il ne trouvera pas, au siècle où nous sommes, assez de chrétiens pour résister aux légions de démons qui se lèvent de toutes parts.

LE CONSUL.

Cette malheureuse société est vouée à la destruction.

LE SECRÉTAIRE.

Ça me fait bien cet effet-là. Et, franchement, nous pourrions nous vanter de n'y avoir pas nui ; mais nous paierons notre part du dégât. (Entre un officier.)

L'OFFICIER.

Citoyen consul, j'ai vu défaire la dernière barricade.

LE CONSUL.

A-t-on des prisonniers ?

L'OFFICIER.

Quelques douzaines.

LE CONSUL.

Ils seront transportés.

LE SECRÉTAIRE.

Où ? Les moyens de transport sont rares, les pontons regorgent.

LE CONSUL.

Qu'on les emprisonne.

LE SECRÉTAIRE.

Les prisons sont pleines... Pour quelques douzaines de pauvres diables, tu peux bien les mettre en liberté.

LE CONSUL.

Soit. Écris.

L'OFFICIER.

Citoyen secrétaire, ce n'est pas la peine d'user ton encre. Les prisonniers seront placés ce soir et tranquilles, vu que le général Galuchet les a fait fusiller.

LE CONSUL.

Comment !

L'OFFICIER.

Comment ? Comme ça donc. Je te trouve coulant, toi, pour des canailles de rebelles qui ont fait feu sur nous.

LE SECRÉTAIRE, tirant un pistolet de sa poche.

Tu insultes le consul. Si je n'avais pas des égards pour ton général, je te brûlerais la cervelle. (Il sonne, deux gardes paraissent.) Mettez cet homme au cachot.

L'OFFICIER.

En voilà de la liberté ! Tns d'avocats !

(On l'emmena.)

LE CONSUL.

Quelle vie ! quelles scènes ! Cette exécution animera le peuple contre moi. Galuchet n'aurait pas pris sur lui de l'ordonner. C'est un trait du Vengeur.

LE SECRÉTAIRE.

Les bourgeois t'en sauront gré ; ils aiment la force.

LE CONSUL.

Combien a-t-il fait fusiller de ces malheureux ?

LE SECRÉTAIRE.

Bah ! un demi-cent !

LE CONSUL.

Je ne puis m'habituer à ce mépris de la vie humaine. Qui aurait cru à tant de férocité dans un peuple naguère si paisible ?

LE SECRÉTAIRE.

Tu me rappelles une phrase que j'ai lue dans le vieux Bonald, du temps que je rédigeais des journaux conservateurs. "Nul peuple, dit-il, n'est plus près d'avoir des mœurs féroces que celui qui a des mœurs voluptueuses." Il est très fort, ce Bonald. Auprès de lui, tous les publicistes révolution-